Document généré le 31 mai 2025 23:34

XYZ. La revue de la nouvelle

Le jumeau prodigue

Denyse Giguère

Numéro 58, été 1999

Bals

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4412ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Giguère, D. (1999). Le jumeau prodigue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 57–60.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le jumeau prodigue

Denyse Giguère

Ce soir-là, il y avait foule à la seigneurie de Chante-Loup. Antoine revenait à la maison après une absence de plusieurs années. Qu'avait-il fait durant ce temps ? Nul ne le savait, mais tous en parlaient. Pour les uns, il avait guerroyé quelque part en Afrique ou ailleurs, pour d'autres, il avait passé pas mal de temps en prison, ou alors, il avait tout simplement dilapidé les biens de la famille partout autour du monde. N'empêche que tout un chacun brûlait du désir de le rencontrer. D'ailleurs, on avait convié le village en entier, comme pour une noce, à venir festoyer autour de l'enfant prodigue. Avec Sébastien, son jumeau, il accueillait les invités qui ne s'habituaient pas à leur ressemblance, même après tant d'années. Nul ne pouvait dire lequel était lequel.

Pour cet événement tant attendu, les Chante-Loup n'avaient rien épargné. La table était gargantuesque ; le vin coulait à flots, la bière aussi. Sur la terrasse, un groupe rock s'activait et, déjà, les jeunes s'agitaient au son d'une musique endiablée. De temps en temps, on en voyait quelques-uns descendre à la cave sous prétexte d'aller chercher des provisions, mais après un certain temps, ils remontaient les mains vides, les garçons rajustant leur pantalon, les filles, les joues roses et les cheveux plus fous qu'avant. Elles ne pouvaient pas dire que c'était le vent.

Non loin de la piste de danse, on avait installé des chaises en demi-cercle où Mme et M. de Chante-Loup, très dignes, prenaient place en compagnie de parents, d'amis et de connaissances venus des quatre coins du pays. C'était le drolatique Bertie qui finissait toujours par attirer un parterre autour de lui,

la veuve Florigel encore vêtue de noir dix ans après le décès de son Zoé ou la cousine Amanda qui n'avait pas assez d'yeux pour voir afin de raconter par le menu tous les détails de la soirée à sa sœur Georgiana retenue auprès de leur vieille mère.

Il y avait aussi la grosse Annette qui ne manquait pas une danse. En nage, tout essoufflée, elle s'escrimait dans les bras de Ti-Paul qui *swingnait la bacaisse* sans se soucier des pieds qu'ils écrasaient au passage. Quand l'orchestre cessait de jouer, la *toutoune* se laissait littéralement choir sur le premier venu qui n'appréciait pas toujours. Elle riait fort, se relevait, tournait sur elle-même et vidait son verre aussitôt rempli.

À un certain moment, la pauvre fille complètement soûle remarqua la silhouette de quelqu'un à l'une des fenêtres du manoir. Évidemment, personne ne la crut. On ne prit même pas la peine de se retourner. Pourtant, tandis qu'on s'amusait ferme en bas, la petite sœur, supposément dans son lit, s'était traînée à la fenêtre pour regarder les gens s'amuser. Elle resta là un bon moment puis, de crainte qu'on ne la surprenne, elle était retournée à sa chambre aussi furtivement qu'elle était venue. Dorianne était malade. Dorianne allait peut-être mourir. On avait installé la petite à l'autre bout de la maison afin qu'elle n'entende pas les bruits de la fête.

Quand tout rentra dans l'ordre, quand les festivités eurent cessé, quand la dernière chandelle fut soufflée et la dernière servante couchée, quand Mme de Chante-Loup eut accompli son devoir de mère auprès d'elle, Dorianne se leva et parcourut, pieds nus, le long corridor de l'étage, souleva le lourd panneau pour accéder à l'escalier des domestiques, descendit à la cuisine et s'assit sur un petit banc, les pieds posés sur le carrelage froid.

Lorsqu'elle était enfant, elle pouvait s'installer là durant des heures et regarder Marguerite pétrir le pain, le faire cuire puis le sortir du grand four, les joues en feu, la sueur au front, les mains rougies par le travail. Généreuse servante qui, malgré un air bourru, ne manquait jamais de marquer son affection à l'enfant en l'invitant d'un mouvement de tête à rompre la pâte levée de

son petit poing. Un scintillement fugitif dans leurs yeux au moment où leurs regards se croisaient témoignait de la complicité muette qui les unissait.

En ce soir de boulange, la brioche à la cannelle de Dorianne était toujours beaucoup plus grosse, plus appétissante que celle des jumeaux. De fait, Marguerite ne les aimait pas beaucoup. Ils se moquaient d'elle et s'amusaient trop à ses dépens. La pauvre aurait feint d'ignorer le saccage de ses armoires, les tartes chipées et même les sacs de farine et de sucre éventrés, mais la colle dans les tiroirs, les ustensiles accrochés au plafond et, pour finir, de dégoûtantes bestioles jetées mortes dans le garde-manger lui rendaient la vie impossible. *Ah! manière de chouses*, s'exaspérait l'Acadienne, *ces bessons y'avions pas de jarnigoine. Y sont-i timbés sa caboche*[1] *?*

Sébastien, Antoine, Antoine, Sébastien. Ils avaient beau jeu, elle ne pouvait pas les identifier. Il suffisait qu'elle en nomme un pour qu'il accuse l'autre. À peine si l'un sortait de sa cuisine par une porte que l'autre y entrait par une autre. La plupart du temps, c'était peut-être le même ? Allez-y voir.

Mais, une certaine nuit, une nuit en tous points semblable à celle-ci, Dorianne, assise près de la fenêtre, tout à côté du poêle à bois, avait percé l'énigme. Dût-elle avoir cent ans, elle se souviendrait du cri de la chouette qui avait hué trois fois. Au troisième hululement, le ciel, encore imprégné des ténèbres maléfiques, avait paru s'entrouvrir pour laisser le passage à une lune pleine et radieuse. Elle avait vu les deux frères si pareils se tenir côte à côte, absorbés dans leur tentative pour repérer l'oiseau nocturne. La petite Dorianne avait saisi en un coup d'œil ce qui avait échappé à tout le monde, même à leur mère, apparemment. Il existait une démarcation subtile mais réelle entre les profils. Elle se garda bien de dévoiler son secret, même à Antoine et Sébastien, comme si elle s'était sentie coupable d'une indiscrétion, comme si elle avait percé un mystère auquel elle n'avait pas droit.

1. *Chouses* = choses ; *bessons* = jumeaux ; *jarnigoine* = talent, génie.

60

Perdue dans ses pensées, elle sursauta aux cris de la chouette. Au troisième hululement, elle se précipita vers la fenêtre, mais s'accrocha les pieds dans les pattes du poêle. Le tisonnier tomba et la cendre se répandit sur le plancher. Dans le clair-obscur, ses deux frères étaient là comme en ce jour lointain, mais cette fois, en pleine altercation qui tourna vite au drame. Ils se battaient au couteau. Elle sortit en courant pour tenter de s'interposer. Mais l'un d'eux avait déjà frappé. À la vue du corps étendu sur le pavé, Dorianne se précipita sur lui et perdit connaissance.

Elle se réveilla dans son lit. Le jour filtrait faiblement à travers les rideaux de sa chambre. Rien ne bougeait dans la maison. La jeune fille retourna à la cuisine parfaitement rangée. Il n'y avait aucune trace de cendre, pas plus que de sang répandu sur le chemin du garage, à croire qu'il n'était rien arrivé durant cette nuit-là.

Comme tous les matins, Madame mère vint voir Dorianne dans sa chambre. Elle demeura saisie devant la mauvaise mine de la jeune fille qui raconta fébrilement la dispute entre les deux frères, leur terrible lutte puis le meurtre de l'un d'eux. Avec un sourire, la mère la rassura en lui faisant remarquer qu'elle était souvent somnambule, que son sommeil devenait de plus en plus agité, peuplé de cauchemars, et qu'il lui faudrait consulter au plus vite à ce propos. D'ailleurs, Antoine entrait justement à ce moment-là. Quand Sébastien se présenta un peu plus tard, Dorianne lui sourit tristement. Elle murmura d'une voix inaudible : *C'est le même, ce sera toujours le même…* Elle retourna au lit et vit dans le miroir le petit air complice de la bonne à sa maîtresse. En ramenant les couvertures vers elle, Dorianne remarqua le sang figé sous la plante de ses pieds.